

LA
MEROPE,
TRAGEDIE
DE
M^R. DE VOLTAIRE.
NOUVELLE EDITION.

Corrigée par l'AUTEUR.



A AMSTERDAM,
Chez ETIENNE LEDET & Compagnie.
M D C C X L I V.





A

MONSIEUR LE MARQUIS
SCIPION MAFFEI,
AUTEUR DE LA MEROÏPE ITALIENNE,
ET DE BEAUCOUP D'AUTRES CELEBRES
OUVRAGES.

MONSIEUR,

CEUX, dont les Italiens Modernes & les autres Peuples ont presque tout appris, les Grecs & les Romains, adressoient leurs Ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs Amis & aux Maîtres de l'Art.

A 2

C'est

C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la Mérope Française.

Les Italiens, qui ont été les Restaurateurs de presque tous les Beaux-Arts, & les Inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui, sous les yeux de Léon X, firent renaître la Tragédie; & vous êtes le premier, Monsieur, qui, dans ce siècle, où l'art des Sophocles commençoit à être amolli par des intrigues d'amour, souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui deshonorioient le goût de votre ingénieuse Nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage & le talent de donner une Tragédie sans galanterie, une Tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, & où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'Athalie: c'est le chef-d'œuvre de notre Théâtre; c'est celui de la Poësie; c'est de toutes les Pièces qu'on joue, la seule où l'amour ne soit pas introduit: mais aussi elle est soutenue par la pompe de la Religion, & par cette majesté de l'éloquence des Prophètes.

Vous n'avez point eu cette ressource, & cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq Actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paroît beaucoup plus intéressant & plus tragique que celui d'Athalie; & si notre admirable Racine a mis plus
d'art,

d'art, de Poësie & de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le Précepteur d'Alexandre, & il faut de tels Précepteurs aux Rois, Aristote, cet esprit si étendu, si juste & si éclairé dans les choses qui étoient alors à la portée de l'esprit humain, Aristote, dans sa Poétique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnoissance de Mérope & de son fils, étoit le moment le plus intéressant de toute la Scène Grecque. Il donnoit à ce coup de Téâtre la préférence sur tous les autres. Plutarque dit que les Grecs, ce Peuple si sensible, frémissioient de crainte que le Vieillard, qui devoit arrêter le bras de Mérope, n'arrivât pas assez-tôt. Cette Pièce, qu'on jouoit de son tems, & dont il nous reste très peu de fragmens, lui paroissoit la plus touchante de toutes les Tragédies d'Euripide; mais ce n'étoit pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'Euripide, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès; peut-être les Auteurs voulurent charger ce sujet si simple, d'ornemens étrangers. C'étoit la Vénus toute nue de Praxitèle qu'ils cherchoient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de tems aux hommes, pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand, on doit revenir au naturel & au simple.

En 1641. lorsque le Téâtre commençoit à fleurir en France, & à s'élever même fort au-

dessus de celui de la Grèce, par le génie de P. Corneille, le Cardinal de Richelieu, qui recherchoit toute sorte de gloire, & qui avoit fait bâtir la Salle des Spectacles du Palais Royal, pour y représenter des Pièces dont il avoit fourni le dessein, y fit jouer une Mérope sous le nom de Téléfonte; le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avoit une centaine de vers de sa façon; le reste étoit de Colletet, de Bois-Robert, de Desmarets & de Chapelain; mais toute la puissance du Cardinal de Richelieu ne pouvoit donner à ces Ecrivains le génie qui leur manquoit. Il n'avoit peut-être pas lui-même celui du Théâtre, quoiqu'il en eût le goût; & tout ce qu'il pouvoit & devoit faire, c'étoit d'encourager le grand Corneille.

Monsieur Gilbert, Résident de la célèbre Reine Christine, donna en 1643. sa Mérope, aujourd'hui non moins inconnue que l'autre. Jean de la Chapelle, de l'Académie Française, Auteur d'une Cléopâtre, jouée avec quelque succès, fit représenter sa Mérope en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa Pièce d'une épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs dans sa Préface de ce qu'on lui reprochoit trop de merveilleux. Il se trompoit; ce n'étoit pas ce merveilleux qui avoit fait tomber son Ouvrage; c'étoit en effet le défaut de génie, & la froideur de la versification: car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de Poèmes. L'art d'être éloquent en Vers, est de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille gé-
nies

nies qui sauront aranger un Ouvrage, & le ver-
sifier d'une manière commune; mais le traiter
en vrais Poëtes, c'est un talent qui est donné à
trois ou quatre hommes sur la Terre.

Au mois de Décembre 1701. Mr. de la Gran-
ge fit jouer son Amasis, qui n'est autre chose
que le sujet de Mérope, sous d'autres noms: la
galanterie règne aussi dans cette Pièce, & il y
a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans
celle de la Chapelle; mais aussi elle est condui-
te avec plus d'art, plus de génie, plus d'inté-
rêt, elle est écrite avec plus de chaleur & de
force; cependant elle n'eut pas d'abord un suc-
cès éclatant, *Et habent sua fata libelli.* Mais
depuis elle a été rejouée avec de très grands
applaudissemens, & c'est une des Pièces dont
la représentation a fait le plus de plaisir au Pu-
blic.

Avant & après Amasis, nous avons eu beau-
coup de Tragédies sur des sujets à peu près sem-
blables, dans lesquels une mère va vanger la
mort de son fils sur son propre fils même, & le
reconnoit dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous
étions même accoutumés à voir sur notre Téâ-
tre cette situation frappante, mais rarement vrai-
semblable, dans laquelle un personnage vient,
un poignard à la main, pour tuer son ennemi,
tandis qu'un autre personnage arrive dans l'in-
stant même, & lui arrache le poignard. Ce coup
de Téâtre avoit fait réussir, du moins pour un
tems, le Camma de Thomas Corneille.

Mais, de toutes les Pièces dont je vous par-
le,

le, il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'une petite épisode d'amour, ou plutôt de galanterie; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monsieur, que cette malheureuse coutume, d'accabler nos Tragédies d'une épisode inutile de galanterie, soit due à Racine, comme on le lui reproche en Italie. C'est lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la Nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique; elle est le fondement de toutes ses Pièces; elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée: elle doit être l'ame d'un Ouvrage de Théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide; & s'il est tragique, il doit régner seul. Il n'est pas fait pour la seconde place. C'est Rotrou, c'est le grand Corneille même, il faut l'avouer, qui, en créant notre Théâtre, l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes, qui n'étant point de vraies passions, ne sont point dignes du Théâtre; & si vous demandez pourquoi on joue si peu de Pièces de Pierre Corneille, n'en cherchez point ailleurs la raison; c'est que dans la Tragédie d'Othon,

Othon à la Princesse a fait un compliment,
 Plus en homme d'esprit qu'en véritable amant.
 Il suivoit pas à pas un effort de mémoire,

Qu'il

Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.
 Camille sembloit même assez de cet avis ;
 Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis.
 Dis-moi donc , lorsqu'Othon s'est offert à Ca-
 mille ,

A-t-il été content ? A-t-elle été facile ?

C'est que dans Pompée, l'inutile Cléopâtre dit
 que César

Lui trace des soupirs, & d'un stîle plaintif,
 Dans son Champ de Victoire, il se dit son captif.

C'est que César demande à Antoine,

S'il a vu cette Reine adorable.

Et qu'Antoine répond,

Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable.

C'est que dans Sertorius, le vieux Sertorius mê-
 me est amoureux à la fois par politique & par
 goût, & dit :

J'aime ailleurs, à mon âge il sied si mal d'aimer,
 Que je le cache même à qui m'a su charmer,

Et que d'un front ridé les replis jaunissans

Ne font pas un grand charme à captiver les sens.

C'est

C'est que dans Oedipe, Thésée débute par dire à Dircé:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Enfin, c'est que jamais un tel amour ne fait verser de larmes; & quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, Monsieur, que ce que tous les connoisseurs, les véritables gens de goût se disent tous les jours en conversation; ce que vous avez entendu plusieurs fois chez moi; enfin ce qu'on pense, & ce que personne n'ose encore imprimer. Car vous savez comment les hommes sont faits; ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment, de peur de choquer le préjugé reçu.

Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la Littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, & j'ajoute que je respecte plus Corneille, & que je connois mieux le grand mérite de ce Père du Théâtre, que ceux qui le louent au hazard de ses défauts.

On a donné une Mérope sur le Théâtre de Londres en 1731. Qui croiroit qu'une intrigue d'amour y entrât encore? Mais depuis le règne de Charles II. l'amour s'étoit emparé du Théâtre d'Angleterre, & il faut avouer qu'il n'y a point de Nation au monde qui ait peint si mal cette passion.

L'amour ridiculement amené & traité de-même,

me, est encore le défaut le moins monstrueux de la Mérope Anglaise. Le jeune Egiste, tiré de sa prison par une fille d'honneur amoureuse de lui, est conduit devant la Reine, qui lui présente une coupe de poison & un poignard, & qui lui dit: si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à tuer ta maîtresse. Le jeune homme boit, & on l'emporte mourant. Il revient au cinquième Acte annoncer froidement à Mérope, qu'il est son fils, & qu'il a tué le Tyran. Mérope lui demande comment ce miracle s'est opéré? Une amie de la fille d'honneur, répond-il, avoit mis du jus de pavot, au-lieu de poison, dans la coupe. Je n'étois qu'endormi, quand on m'a cru mort: j'ai appris, en m'éveillant, que j'étois votre fils, & sur le champ j'ai tué le Tyran. Ainsi finit la Tragédie.

Elle fut sans doute mal reçue: mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée? n'est-ce pas une preuve que le Théâtre Anglais n'est pas encore épuré? Il semble que la même cause qui prive les Anglais du génie de la Peinture, & de la Musique, leur ôte aussi celui de la Tragédie. Cette Ile, qui a produit les plus grands Philosophes de la Terre, n'est pas aussi fertile pour les Beaux-Arts; & si les Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellens citoyens Adiffon & Pope, ils n'approcheront pas des autres Peuples en fait de Goût & de Littérature.

Mais tandis que le sujet de Mérope étoit ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avoit long-

longtems qu'il étoit traité en Italie selon le goût des Anciens.

Dans ce seizième Siècle, qui fera fameux dans tous les Siècles, le Comte de Torelli avoit donné sa Mérope avec des Chœurs. Il paroît que si Mr. de la Chapelle a outré tous les défauts du Théâtre Français, qui sont, l'air romanesque, l'amour inutile, & les épisodes; & si l'Auteur Anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence & l'absurdité, l'Auteur Italien avoit outré les défauts des Grecs, qui sont le vuide d'action, & la déclamation. Enfin, Monsieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre; vous leur avez donné dans votre Mérope l'exemple d'une Tragédie simple & intéressante.

J'en fus faisi dès que je la lus: mon amour pour ma Patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des Etrangers; au contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein.

Mon envie de traduire votre Mérope redoubla, lorsque j'eus l'honneur de vous connoître à Paris en 1733. Je m'aperçus qu'en aimant l'Auteur, je me sentoient encore plus d'inclination pour l'Ouvrage; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il étoit absolument impossible de la faire passer sur notre Théâtre Français. Notre délicatesse est devenue excessive: nous sommes peut-être des Sibarites plongés dans le luxe, qui
ne

ne pouvons supporter cet air naïf & rustique, ces détails de la vie champêtre que vous avez imités du Théâtre Grec.

Je craindrois qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune Egiste faisant présent de son anneau à celui qui l'arrête, & qui s'empare de cette bague. Je n'oserois hazarder de faire prendre un Héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve, autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous empêcheroient de représenter le Tyran de Mérope, l'assassin de son époux & de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette Reine; & même je n'oserois pas faire dire par Mérope au Tyran: *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le tems que la fleur de la jeunesse ornoit encore mon visage?* Ces entretiens sont naturels, mais notre Parterre, quelquefois si indulgent, & d'autres fois si délicat, pourroit les trouver trop familiers, & voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre Théâtre Français ne souffriroit pas non plus que Mérope fît lier son fils sur la Scène à une colonne, ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot & la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuit deux fois devant elle, en demandant la vie à son Tyran.

Nos usages permettroient encore moins que la confidente de Mérope engageât le jeune Egiste à dormir sur la Scène, afin de donner le tems

à l

B

à la

à la Reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre Nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art; & ces traits sont bien différens à Paris & en Italie.

Pour donner une idée sensible de ces différences, que le génie des Nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre Ouvrage, qui me paroissent dictés par la pure nature.

Celui qui arrête le jeune Cresfonte, & qui lui prend sa bague, lui dit:

Or dunque in tuo paese i servi

Han di coteste gemme? Un bel paese

Fia questo tuo; nel nostro una tal gemma

Ad un dito real non Sconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en Vers blancs, comme votre Pièce est écrite, parce que le tems qui me presse, ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

„ Les esclaves chez vous portent de tels Joyaux!

„ Votre Pays doit être un beau Pays, sans doute;

„ Chez nous de tels anneaux ornent la main des

„ Rois.

Le

Le confident du Tyran lui dit, en parlant de la Reine qui refuse d'épouser, après vingt ans, l'assassin reconnu de sa famille:

La donna, come sai, ricusa e brama.

La femme, comme on sçait, nous refuse & desire.

La Suivante de la Reine répond au Tyran, qui la presse de disposer sa Maîtresse au mariage:

..... Dissimulato in vano

S'offre di febre Assalto: alquanti giorni

Donare è forza a rinfrancar suoi spiriti.

On ne peut vous cacher que la Reine a la fièvre;

Accordez quelque tems pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatrième Acte le Vieillard Polidore demande à un homme de la Cour de Mérope, qui il est. Je suis Eurisès le fils de Nicandre, répond-il. Polidore alors, en parlant de Nicandre, s'exprime comme le Nestor d'Homère.

..... Egli era umano

E liberal, quando appariva, tutti

Facceangli onor. io mi ricordo ancora

Di quanto ei festeggio con bella pompa

Le sue nozze con Silvia, ch' era figlia

D'Olimpia & di Glicon fraterl d'Ipparco.

Tu dunque sei quel Fanciullin che in Corte

Silvia condur solea quasi per pompa!

Parmi l'altri bieri. o quanto siete pressit,

Quanto voi v'affretate o giovinetti

A farvi adulti & à gridar tacendo

Che noi diam loco.

„ Oh! Qu'il étoit humain! Qu'il étoit libéral!

„ Que, dès qu'il paroïssoit, on lui faisoit d'hon-
„ neurs!

„ Je me souviens encor du festin qu'il donna,

„ De tout cet appareil, alors qu'il épousa

„ La fille de Glicon, & de cette Olimpie,

„ La belle-sœur d'Hipparque. Eurifès, c'est donc
„ vous?

„ Vous, cet aimable enfant, que si souvent Silvie

„ Se faisoit un plaisir de conduire à la Cour?

„ Je croi que c'est hier. Oh que vous êtes prompte!

„ Que vous croissez, jeunesse! Et que dans vos
„ beaux jours

„ Vous nous avertissez de vous céder la place!

Et dans un autre endroit, le même Vieillard,
invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la
Reine, répond:

Ob

..... Ob curioso

Punno i non son, passò stagione. Assai

Veduti ho sacrificii; io mi ricordo

Di quello ancora quando il Re Cresfonte

Encommenciò a regnar. Quella fu pompa.

Ora più non si fanno a questi tempi

Di cotai sacrifici piu di cento

Fur le bestie svenate. I Sacerdoti

Risplendean tutti, ed ove ti volgesti

Altro non si vedea che argento ed oro.

..... Je suis sans curiosité.

„ Le tems en est passé, mes yeux ont assez vu

„ De ces apprêts d'Himen, & de ces Sacrifices.

„ Je me souviens encor de cette pompe auguste,

„ Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours

„ Du règne de Cresfonte. Ah! le grand appareil!

„ Il n'est plus aujourd'hui de semblables specta-

„ cles.

„ Plus de cent animaux y furent immolés:

„ Tous les Prêtres brilloient, & les yeux éblouis

„ Voyoient l'argent & l'or par-tout étinceler.

Tous ces traits sont naïfs: tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la Scène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiari-



tés naturelles eussent été, à ce que je croi, bien reçues dans Athènes; mais Paris, & notre Parterre, veulent une autre espèce de simplicité. Notre Ville pourroit même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avoit dans Athènes: car enfin, il me semble qu'on ne représentoit, d'ordinaire, des Pièces de Théâtre dans cette première Ville de la Grèce, que dans quatre Fêtes solennelles, & Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptoit dans Athènes que dix mille Citoyens, & notre Ville est peuplée de près de huit cens mille Habitans, parmi lesquels je croi qu'on peut compter trente mille Juges des Ouvrages Dramatiques.

Vous avez pu, dans votre Tragédie, traduire cette élégante & simple comparaison de Virgile:

*Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ,
Amisſos queritur foetus.*

Si je prenois une telle liberté, on me renverroit au Poëme Epique, tant nous avons affaire à un Maître dur, qui est le Public.

Nescis, heu nescis nostræ fastidia Romæ:

Et pueri nasum Rbinocerontis habent.

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs Actes par une comparaison: mais nous exigeons dans une Tragédie, que ce soit les Héros qui parlent, & non le Poëte; & notre Public pense que dans une grande crise d'affaires, dans

un

un conseil, dans une passion violente, dans un danger pressant, les Princes, les Ministres ne font point de comparaisons poétiques.

Comment pourrois-je encore faire parler souvent ensemble des Personnages subalternes? Ils servent chez vous à préparer des Scènes intéressantes entre les principaux Acteurs; ce sont les avenues d'un beau Palais: mais notre Public impatient veut entrer tout d'un coup dans le Palais. Il faut donc se plier au goût d'une Nation d'autant plus difficile, qu'elle est depuis long-tems rassasiée de chef-d'œuvres.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême sévérité reprouve, combien de beautés je regrettois! Combien me plaisoit la simple nature, quoique sous une forme étrangère pour nous! Je vous rends compte, Monsieur, d'une partie des raisons qui m'ont empêché de vous suivre, en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une Mérope nouvelle: je l'ai donc faite différemment, mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur, à qui un Roi d'Orient auroit fait présent des plus riches étoffes: ce Roi devoit permettre que le voyageur s'en fit habiller à la mode de son pays.

Ma Mérope fut achevée au commencement de 1736, à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au Théâtre; mais la raison qui m'en éloignoit le plus, étoit la crainte de la faire paroître après d'autres Pièces heureuses, dans lesquelles on avoit vu,

depuis peu, le même sujet sous des noms différens.

Enfin j'ai hasardé ma Tragédie, & notre Nation a fait connoître qu'elle ne dédaignoit pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre Théâtre, ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de Peinture, où plusieurs tableaux représentent le même sujet. Les Connoisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières; chacun saisit, selon son goût, le caractère de chaque Peintre; c'est une espèce de concours qui sert, à la fois, à perfectionner l'Art, & à augmenter les lumières du Public.

Si la Mérope Française a eu le même succès que la Mérope Italienne, c'est à vous, Monsieur, que je le dois; c'est à cette simplicité dont j'ai toujours été idolâtre, qui, dans votre ouvrage, m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours servi de guide.

J'aurois souhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureuse facilité des Vers blancs, & je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage du Rucelai.

Tu sai pur che l'imagin' de la voce

Che risponde da i sassi, dove l'Echo Alberga.

Sempre némica fu del nostro regno

E fu invintrice delle prime rime.

Mais je me suis apperçu, & j'ai dit, il y a long-
tems,

tems, qu'une telle tentative n'auroit jamais de succès en France, & qu'il y auroit beaucoup plus de foiblesse que de force, à élader un joug qu'ont porté les Auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la Nation Française.

Notre Poësie n'a aucune des libertés de la vôtre, & c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois Siècles dans cet art si aimable & si difficile.

Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connoissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la Tragédie.

Que n'ai-je pu me former sur votre goût dans la science de l'Histoire; non pas dans cette science vague & stérile des faits & des dates, qui se borne à sçavoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeste au Monde; science uniquement de Dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit.

Je veux parler de cette Histoire de l'esprit humain, qui apprend à connoître les mœurs; qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un sçavoir mal entendu, ont causé de maux; & qui suit surtout le fil du progrès des Arts, à travers ce choc effroyable de tant de Puissances, & ce bouleversement de tant d'Empires.

C'est par-là que l'Histoire m'est précieuse; & elle me le devient davantage, par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaisirs & de nouvelles lumières aux hommes.

mes. La Postérité apprendra avec émulation, que votre Patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une Statue, avec cette inscription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI, VIVANT; Inscription aussi belle, en son genre, que celle qu'on lit à Montpellier: *A Louis XIV. après sa mort.*

Daignez ajouter, Monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger, que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il étoit né à Vérone.



M E.

M E R O P E,

T R A G E D I E.

M. E.

A. C.



ACTEURS.

MEROPE.

EGISTE.

POLIFONTE.

NARBAS.

EURICLES.

EROX.

ISMENIE.

*La Scène est à Messène, dans le Palais
de Mérope.*

ME-



M E R O P E,
T R A G E D I E.



ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
M E R O P E, I S M E N I E.

I S M E N I E.

Grande Reine, écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours serains nés du sein des orages,

Les Dieux nous ont donné la victoire, & la paix :
Ainsi que leur courroux, ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide, & sort de ses ruines.

Vos

4 M E R O P E,

Vos yeux ne verront plus tous ces Chefs ennemis,
 Divisés d'intérêts, & pour le crime unis,
 Par les saccagemens, le sang & le ravage,
 Du meilleur de nos Rois disputer l'héritage.
 Nos Chefs, nos Citoyens, rassemblés sous vos yeux,
 Les Organes des Loix, les Ministres des Dieux,
 Vont, libres dans leur choix, décerner la Couronne:
 Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne;
 Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits,
 Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos Rois;
 Vous, que tant de constance, & quinze ans de mi-
 sère,
 Font encor plus auguste, & nous rendent plus chère;
 Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis.

M E R O P E.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

I S M E N I E.

Vous pouvez l'espérer; déjà, d'un pas rapide,
 Vos esclaves, en foule, ont couru dans l'Elide;
 La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins;
 Vous avez mis sans doute en de fideles mains,
 Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

M E-

MEROPE.

Me rendez-vous mon fils, Dieux témoins de mes
larmes ?

Egiste est-il vivant ? Avez-vous conservé

Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé ?

Ecartez loin de lui la main de l'homicide ;

C'est votre fils, hélas ! c'est le pur fang d'Alcide.

Abandonnez-vous ce reste précieux

Du plus juste des Rois, & du plus grand des Dieux,

L'image de l'époux, dont j'adore la cendre ?

ISMENIE.

Mais quoi ! cet intérêt, & si juste, & si tendre,

De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

MEROPE.

Je suis mère, & tu peux encor t'en étonner ?

ISMENIE.

Du fang dont vous fortez, l'auguste caractère

Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?

Son enfance étoit chère à vos yeux éplorés,

Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

M E-

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette ;
 Ses périls nourrissoient ma tendresse inquiette,
 Un si juste intérêt s'accrut avec le tems.
 Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
 Vint dans la solitude, où j'étois retenue,
 Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
 Egiste, écrivoit-il, mérite un meilleur fort ;
 Il est digne de vous, & des Dieux dont il sort :
 En bute à tous les maux, sa vertu les surmonte :
 Espérez tout de lui, mais craignez Polifonte.

I S M E N I E.

De Polifonte au moins prévenez les desseins ;
 Laissez passer l'Empire en vos augustes mains.

M E R O P E.

L'Empire est à mon fils ; périsse la marâtre,
 Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
 Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
 Le barbare plaisir d'hériter de son sang ;
 Si je n'ai plus de fils, que m'importe un Empire ?
 Que m'importe ce Ciel, ce jour que je respire ?
 Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux

M E

Mon

Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.
O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort, toujours présente à ma douleur profonde!
J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris „ Sauvez le Roi, son épouse & ses fils.
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans, ces femmes écrasées;
Ces esclaves fuyans le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, & fouillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresfonte, en expirant, me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres, & premiers fruits d'une union si chère,
Sanglans, & renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevoient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploroient contre leurs assassins.
Egiste échappa seul, un Dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance:
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux,
Du fond de ses déserts au rang de ses ayeux,
J'ai supporté quinze ans mes fers & son absence;
Qu'il règne au lieu de moi, voilà ma récompense.

C

S C E-



S C E N E II.

MEROPE, ISMENIE, EURICLE'S.

M E R O P E.

EH bien! Narbas, mon fils?

E U R I C L E ' S.

Vous me voyez confus;
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, Madame, aux rives du Pénée,
Dans les champs d'Olimpie, aux murs de Salmonée;
Narbas est inconnu; le sort, dans ces climats,
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

M E R O P E.

Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, fans doute.

I S M E N I E.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute:
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

E U R I C L E ' S.

Peut-être sa tendresse, éclairée & discrète,

A

A caché son voyage, ainsi que sa retraite:
 Il veille sur Egiste, il craint ces assassins
 Qui, du Roi votre époux, ont tranché les destins.
 De leurs affreux complots, il faut tromper la rage.
 Autant que je l'ai pu, j'assure son passage;
 Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés,
 Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

M E R O P E.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

E U R I C L E' S.

Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance?
 On va donner son trône; en vain ma foible voix,
 Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
 L'injustice triomphe; & ce Peuple, à sa honte,
 Au mépris de nos loix, panche vers Polifonte.

M E R O P E.

Et le fort jusques-là pourroit nous avilir?
 Mon fils, dans ses Etats reviendrait pour servir?
 Il verroit son sujet au rang de ses ancêtres?
 Le sang de Jupiter auroit ici des maîtres?
 Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
 Insensibles sujets, a donc péri pour vous?
 Vous avez oublié ses bienfaits & sa gloire?

C 2

E U-

E U R I C L E' S.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire ;
 On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint ;
 Mais la force l'emporte, & Polifonte est craint.

M E R O P E.

Ainsi donc, par mon Peuple en tout tems accablée,
 Je verrai la justice à la brigue immolée ;
 Et le vil intérêt, cet arbitre du fort,
 Vend toujours le plus foible aux crimes du plus fort.
 Allons, & rallumons dans ces ames timides,
 Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides :
 Flattons leur espérance, excitons leur amour ;
 Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

E U R I C L E' S.

Je n'ai que trop parlé ; Polifonte en alarmes,
 Craint déjà votre fils, & redoute vos larmes.
 La fière ambition, dont il est dévoré,
 Est inquiète, ardente, & n'a rien de sacré.
 S'il chassa les brigands de Pilos, & d'Amphrise ;
 S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
 Il agit pour lui seul, il veut tout affermir :
 Il touche à la couronne ; & pour mieux la ravir,
 Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
 De

De loix qu'il ne corrompe, & de fang qu'il ne verse:
Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne font pas plus à craindre pour vous.

M E R O P E.

Quoi! Par-tout sous mes pas le fort creuse un abîme!
Je vois autour de moi, le danger & le crime!
Polifonte, un sujet de qui les attentats. . .

E U R I C L E' S.

Diffimulez, Madame, il porte ici ses pas.



S C E N E I I I.

M E R O P E, P O L I F O N T E.

P O L I F O N T E.

M Adame, il faut enfin que mon cœur se déploie;
Ce bras, qui vous servit, m'ouvre au trône une
voye;

Et les Chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font, entre nous deux, l'honneur de balancer.

Des partis opposés, qui désoloient Messènes,
Qui versoient tant de fang, qui formoient tant de
haines,

C 3

H

Il ne reste, aujourd'hui, que le vôtre & le mien.
 Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
 Nos ennemis communs, l'amour de la Patrie,
 Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie :
 Tout vous dit qu'un Guerrier, vengeur de votre
 époux,

S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
 Je me connois ; je sçai, que blanchi sous les armes,
 Ce front triste & sévère, a pour vous peu de charmes :
 Je sçai que vos appas, encor dans leur printems,
 Pourroient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
 Mais la raison d'Etat connoit peu ces caprices,
 Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
 Ne peuvent se couvrir que du bandeau des Rois.
 Je veux le sceptre & vous, pour prix de mes exploits.
 N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire :
 Vous êtes, de nos Rois, & la fille, & la mère ;
 Mais l'Etat veut un maître ; & vous devez songer,
 Que pour garder vos droits, il les faut partager.

M E R O P E .

Le Ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
 Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
 Sujet de mon époux, vous m'osez proposer

De

De trahir sa mémoire , & de vous épouser ?
 Moi , j'irois , de mon fils , du seul bien qui me reste ,
 Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
 Je mettrois en vos mains sa mère , & son Etat ,
 Et le bandeau des Rois sur le front d'un Soldat ?

P O L I F O N T E .

Un Soldat tel que moi , peut justement prétendre
 A gouverner l'Etat , quand il l'a sçu défendre.
 Le premier qui fut Roi , fut un Soldat heureux :
 Qui sert bien son pays , n'a pas besoin d'ayeux.
 Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie :
 Ce sang est épuisé , versé pour la Patrie :
 Ce sang coula pour vous ; & , malgré vos refus ,
 Je croi valoir au moins les Rois que j'ai vaincus ;
 Et je n'offre , en un mot , à votre ame rebelle ,
 Que la moitié d'un trône , où mon parti m'appelle.

M E R O P É .

Un parti ! Vous , barbare , au mépris de nos loix !
 Est-il d'autre parti que celui de vos Rois ?
 Est-ce là cette foi , si pure & si sacrée ,
 Qu'à mon époux , à moi , votre bouche a jurée ?
 La foi que vous devez à ses manes trahis ,
 A sa veuve éperdue , à son malheureux fils ,

A ces Dieux, dont il sort, & dont il tient l'Empire ?

P O L I F O N T E.

Il est encor douteux si votre fils respire ;
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces
lieux,

Redemander son trône à la face des Dieux ;
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être ;
Un Roi qui la défende ; & j'ose me flater
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egiste, jeune encor, & sans expérience,
Etaleroit en vain l'orgueil de sa naissance :
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent, ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage,
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage.
C'est le fruit des travaux, & du sang répandu ;
C'est le prix du courage, & je croi qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour, où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pilos, & d'Amphrise :
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Presque en votre présence, assassinés par eux :
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,

Chaf.

Chassant vos ennemis, défendant la Patrie :
 Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
 Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
 Voilà mes droits, Madame, & mon rang, & mon titre ;
 La valeur fit ces droits, le Ciel en est l'arbitre.
 Que votre fils revienne ; il apprendra, sous moi,
 Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en Roi :
 Il verra si mon front soutiendra la couronne.
 Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'é-
 tonne.

Je recherche un honneur, & plus noble, & plus
 grand :

Je songe à ressembler au Dieu dont il descend :
 En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
 Et de servir au fils, & d'exemple, & de père.

M E R O P E.

N'affectez point ici des soins si généreux,
 Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
 Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
 Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
 Ce Dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
 Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur.
 Imiter sa justice, ainsi que sa vaillance :

Défendez votre Roi, secourez l'innocence :
 Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
 Et méritez sa mère à force de vertu :
 Dans vos murs relevés, rappelez votre maître ;
 Alors, jusques à vous, je descendrois peut-être.
 Je pourrois m'abaisser ; mais je ne peux jamais
 Devenir la complice, & le prix des forfaits.



S C E N E IV.

P O L I F O N T E, E R O X.

E R O X.

Signeur, attendez-vous que son ame fléchisse ?
 Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice ?
 Vous avez sçu du trône applanir le chemin ;
 Et, pour vous y placer, vous attendez sa main ?

P O L I F O N T E.

Entre ce trône & moi, je vois un précipice ;
 Il faut que ma fortune y tombe, ou le franchisse.
 Mérope attend Egiste ; & le peuple, aujourd'hui,
 Si son fils reparoit, peut se tourner vers lui.

Ea

En vain , quand j'immolai son père, & ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières :
En vain , dans ce Palais , où la fédition
Remplissoit tout d'horreur & de confusion ,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & sombre
Couvrit mes attentats du secret de son ombre :
En vain , du sang des Rois , dont je fus l'oppresséur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur.
Nous touchons au moment , où mon sort se décide :
S'il reste un rejetton de la race d'Alcide ;
Si ce fils , tant pleuré dans Messène , est produit ,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi , ces préjugés de sang & de naissance ,
Revivront dans les cœurs , y prendront sa défense :
Le souvenir du père , & cent Rois pour ayeux ;
Cet honneur prétendu , d'être issu de nos Dieux ;
Les cris , le désespoir d'une mère éplorée ,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Egiste est l'ennemi dont il faut triompher :
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer :
De Narbas , à mes yeux , l'adroite diligence ,
Aux mains qui me servoient , arracha son enfance :
Narbas , depuis ce tems , errant loin de ces bords ,
A bravé ma recherche , a trompé mes efforts.

J'arré-

J'arrêtai les courriers ; ma juste prévoyance ,
 De Mérope & de lui , rompit l'intelligence.
 Mais je connois le fort ; il peut se démentir ;
 De la nuit du silence un secret peut sortir ;
 Et des Dieux , quelquefois , la longue patience ,
 Fait sur nous , à pas lents , descendre la vengeance.

E R O X.

Ah ! Livrez-vous, fans crainte, à vos heureux destins :
 Là prudence est le Dieu qui veille à vos desseins.
 Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites ,
 D'Elide & de Messène occupent les limites.
 Si Narbas reparoit , si jamais à leurs yeux ,
 Narbas ramène Egiste , ils périssent tous deux.

P O L I F O N T E.

Mais me répons-tu bien de leur aveugle zèle ?

E R O X.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
 Aucun d'eux ne connoit ce sang qui doit couler ,
 Ni le nom de ce Roi qu'ils doivent immoler.
 Narbas leur est dépeint comme un traître , un trans-
 fuge ,
 Un criminel errant qui demande un refuge ;

L'au-

L'autre, comme un esclave & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des loix il faut sacrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encor ce crime! Il m'est trop nécessaire;
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère;
J'ai besoin d'un hymen, utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur;
Qui fixe enfin les vœux de ce Peuple infidèle;
Qui m'apporte pour dot, l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs; à peine ils sont à moi:
Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne; il les ravit de-même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets, par tes soins dirigés,
Erox, vas réunir les esprits partagés;
Que l'avare, en secret, te vende son suffrage;
Assure au Courtisan ma faveur en partage;
Du lâche qui balance, échauffe les esprits;
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer, aux pieds du trône, en vain m'a sçu conduire.
C'est encor peu de vaincre, il faut sçavoir séduire;
Flatter l'hydre du Peuple, au frein l'accoutumer;
Et pousser l'art, enfin, jusqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE



A C T E II.
 SCENE PREMIERE.
 MEROPE, EURICLE'S, ISMENIE.

M E R O P E .

QUoi ! L'univers se tait sur le destin d'Egiste !
 Je n'entens que trop bien ce silence si
 triste.

Aux frontières d'Elide, enfin, n'a-t-on rien sçu ?

E U R I C L E ' S .

On n'a rien découvert : & tout ce qu'on a vu,
 C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante,
 D'un meurtre encor récent paroïssoit dégoutante.
 Enchaîné par mon ordre, on l'amène au Palais.

M E R O P E .

Un meurtre ! Un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euriclès ?
 Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte !

E U .

EURICLES.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte.
 Le moindre évènement vous porte un coup mortel.
 Tout sert à déchirer un cœur trop maternel :
 Tout fait parler en vous la voix de la nature ;
 Mais de ce meurtrier la commune aventure
 N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
 De crimes, de brigands ces bords sont infectés.
 C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
 La Justice est sans force ; & nos Champs, & nos
 Villes,
 Redemandent aux Dieux trop longtems négligés,
 Le sang des citoyens, l'un par l'autre égorgés.
 Ecarterez des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

Quel est cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je !

EURICLES.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
 Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés ;
 Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MEROPE.

N'importe ; quel qu'il soit, qu'il vienne en ma pré-
 sence. Le

Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
 Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
 Peut-être j'en croi trop le trouble qui me presse;
 Mais ayez-en pitié, respectez ma foiblesse:
 Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
 Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

E U R I C L E' S.

(à *Isménie.*)

Vous serez obéie. Allez, & qu'on l'amène;
 Qu'il paroisse à l'instant aux regards de la Reine.

M E R O P E.

Je sens que je vais prendre un inutile soin;
 Mon désespoir m'aveugle, il m'emporte trop loin.
 Vous sçavez s'il est juste. On comble ma misère;
 On détrône le fils, on outrage la mère.
 Polifonte abusant de mon triste destin,
 Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

E U R I C L E' S.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez
 croire.

Je sçai que cet hymen offense votre gloire:
 Mais je voi qu'on l'exige; & le fort irrité,

Vous

Vous fait de cet opprobre une nécessité.
 C'est un cruel parti ; mais c'est le seul , peut-être ,
 Qui pourroit conserver le trône à son vrai maître.
 Tel est le sentiment des Chefs & des Soldats ;
 Et l'on croit. . . .

M E R O P E.

Non , mon fils ne le souffriroit pas.
 L'exil, où son enfance a languî condamnée,
 Lui seroit moins affreux que ce lâche himenée.

E U R I C L E' S.

Il le condamneroit, si, paisible en son rang,
 Il n'en croyoit ici que les droits de son sang ;
 Mais si, par les malheurs, son ame étoit instruite ;
 Sur ses vrais intérêts s'il régloit sa conduite ;
 De ses tristes amis s'il consultoit la voix,
 Et la nécessité, souveraine des loix,
 Il verroit que jamais sa malheureuse mère
 Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

M E R O P E.

Ah ! Que me dites-vous !

E U R I C L E' S.

De dures vérités,

D

Que

Que m'arrachent mon zèle, & vos calamités.

M E R O P E.

Quoi ! Vous me demandez que l'intérêt surmonte
Certe invincible horreur que j'ai pour Polifonte !

Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

E U R I C L E' S.

Je l'ai peint dangereux, je connois ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier, & vous aimez Egiste.

M E R O P E.

Ah ! C'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polifonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours, & d'himen & d'Empire ?
Parlez-moi de mon fils ; dites-moi s'il respire.
Cruel ! Apprenez-moi . . .

E U R I C L E' S.

Voici cet étranger,
Que vos tristes soupçons bruloient d'interroger.



SCÈNE II.

MEROPE, EURICLE'S, EGISTE
enchaîné, ISMENIE, GARDES.

EGISTE, *dans le fond du Théâtre, à Isménie.*

ESt-ce là cette Reine auguste & malheureuse ?
Celle de qui la gloire, & l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

EGISTE.

O Dieu de l'Univers !
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image :
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'est-là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel,
Sous des dehors si doux, ait un cœur si cruel ?
Approche, malheureux, & dissipe tes craintes.

Réponds-moi, de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

D 2

EGIS-

O Reine! Pardonnez. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.

(à Euriclès.)

Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie...

M E R O P E.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

E G I S T E.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du fort,
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

M E R O P E.

D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes
veines.

Ah! ... T'étoit-il connu?

E G I S T E.

Non: les champs de Messènes
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour
moi.

M E R O P E.

Quoi! Ce jeune inconnu s'est armé contre toi,
Tu n'aurois employé qu'une juste défense?

E G I S.

E G I S T E.

J'en atteste le Ciel ; il fait mon innocence.
 Aux bords de la Pamise, en un Temple sacré,
 Où l'un de vos ayeux, Hercule, est adoré,
 J'osois prier, pour vous, ce Dieu vengeur des crimes;
 Je ne pouvois offrir, ni présent, ni victimes :
 Né dans la pauvreté, j'offrois de simples vœux,
 Un cœur pur & soumis, présent des malheureux.
 Il sembloit que le Dieu, touché de mon hommage,
 Au-dessus de moi-même, élevât mon courage.
 Deux inconnus, armés, m'ont abordé soudain,
 L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
 Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?
 Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
 L'un & l'autre, à ces mots, ont levé le poignard ;
 Le Ciel m'a secouru dans ce triste hazard.
 Cette main, du plus jeune, a puni la furie ;
 Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie :
 L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
 Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
 Ignorant de quel sang j'avois rougi la terre,
 Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
 J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.

D 3

Je

Je fuyois ; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé *Méropé* , & j'ai rendu les armes.

E U R I C L E' S.

Eh ! Madame , d'où vient que vous versez des larmes ?

M E R O P E.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé ,
Sa voix m'attendrissoit , tout mon cœur s'est troublé.
Cresfonte... ô Ciel... j'ai cru... que j'en rougis
de honte !

Oui , j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hazard , en qui me montrez-vous
Une si fausse image , & des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir , quel vain songe m'abuse ?

E U R I C L E' S.

Rejetez donc , Madame , un soupçon qui l'accuse ;
Il n'a rien d'un barbare , & rien d'un imposteur.

M E R O P E.

Les Dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

E G I S T E.

En Elide.

M E.

MÉROPE.

Qu'entens-je ! En Elide ! Ah ! peut-être...

L'Elide... répondez... Narbas vous est connu ;

Le nom d'Egiste, au moins, jusqu'à vous est venu.

Quel étoit votre état, votre rang, votre père ?

E G I S T E.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;

Policlète est son nom ; mais Egiste, Narbas,

Ceux dont vous me parlez, je ne les connois pas.

MÉROPE.

O Dieux ! Vous vous jouez d'une triste mortelle.

J'avois de quelque espoir une foible étincelle :

J'entrevois le jour, & mes yeux affligés,

Dans la profonde nuit sont déjà replongés.

Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

E G I S T E.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,

Ceux, dont je tiens le jour, Policlète, Sirris,

Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :

Leur sort les avilit ; mais leur sage constance

Fait respecter en eux l'honorable indigence.

Sous ses rustiques toits, mon père vertueux,

Fait le bien , suit les loix , & ne craint que les Dieux.

M E R O P E.

Chaque mot qu'il me dit , est plein de nouveaux
charmes.

Pourquoi donc le quitter , pourquoi causer ses lar-
mes ?

Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

E G I S T E.

Un vain desir de gloire a séduit mes esprits.

On me parloit souvent des troubles de Messène ;

Des malheurs dont le Ciel avoit frappé la Reine ;

Sur-tout de ses vertus dignes d'un autre prix ,

Je me sentoís ému par ces tristes récits :

De l'Elide , en secret , dédaignant la molesse ,

J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse ;

Servir sous vos drapeaux , & vous offrir mon bras :

Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.

Ce faux instinct de gloire égara mon courage ;

A mes parens , flétris sous les rides de l'âge ,

J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours :

C'est ma première faute , elle a troublé mes jours.

Le Ciel m'en a puni : le Ciel inexorable ,

M'a

M'a conduit dans le piège, & m'a rendu coupable.

M E R O P E.

Il ne l'est point ; j'en croi son ingénuité :
 Le mensonge n'a point cette simplicité.
 Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
 C'est un infortuné que le Ciel me présente.
 Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux.
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
 Il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge :
 Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
 Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
 Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
 L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
 Pour le sang de nos Dieux, quel horrible partage !
 Si du moins



S C E N E III.

MEROPE, EGISTE, EURICLE'S,
 ISMENIE.

I S M E N I E.

AH! Madame, entendez-vous ces cris?
 Scavez-vous bien ? . . .

D 5

M E-



M É R O P E.

Quel trouble alarme tes esprits ?

I S M E N I E.

Polifonte l'emporte; & nos Peuples volages,

A son ambition prodiguent leurs suffrages.

Il est Roi; ç'en est fait,

E G I S T E.

J'avois cru que les Dieux
Auroient placé Mérope au rang de ses ayeux.Dieux! Que plus on est grand, plus vos coups sont
à craindre!

Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.

Tout homme a ses malheurs.

(*On emmène Egiste.*)

E U R I C L E ' S à Mérope.

Je vous l'avois prédit;

Vous avez trop bravé son offre & son crédit.

M É R O P E,

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.

J'ai mal connu les Dieux, j'ai mal connu les hommes.

J'en attendois justice: ils la refusent tous.

E U.

EURICLÈS.

Permettez que du moins j'assemble, autour de vous,
 Ce peu de nos amis, qui, dans un tel orage,
 Pourroient encor sauver les débris du naufrage,
 Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats,
 D'un maître dangereux, & d'un Peuple d'ingrats.



SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

L'Etat n'est point ingrat; non, Madame, on vous
 aime,

On vous conserve encor l'honneur du diadème:
 On veut que Polifonte, en vous donnant la main,
 Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner au tiran qui me brave;
 On a trahi le fils, on fait la mère esclave.

ISMÉNIE.

Le Peuple vous rappelle au rang de vos ayeux.
 Suivez sa voix, Madame, elle est la voix des Dieux.

Inhu.

Inhumaine, tu veux que Mérope, avilie,
Rachette un vain honneur, à force d'infamie.



S C E N E V .

MEROPE, EURICLE'S, ISMENIE,

Suite.

E U R I C L E ' S .

MAdame, je reviens en tremblant devant vous ;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups :
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

M E R O P E .

Je n'en ai plus, les maux ont lassé mon courage ;
Mais, n'importe ; parlez.

E U R I C L E ' S .

C'en est fait ; & te sort . . .

Je ne puis achever.

M E R O P E .

Quoi ! Mon fils ?

E U-

EURICLÈS.

Il est mort,

Il est trop vrai; déjà cette horrible nouvelle
 Conterne vos amis, & glace tout leur zèle.

MÉROPE.

Mon fils est mort!

ISMENIE.

O Dieux!

EURICLÈS.

D'indignes assassins,

Des pièges de la mort, ont semé les chemins.
 Le crime est consommé.

MÉROPE.

Quoi! Ce jour que j'abhorre,

Ce soleil luit pour moi! Mérope vit encore!

Il n'est plus! Quelles mains ont déchiré son flanc?

Quel monstre a répandu les restes de mon sang?

EURICLÈS.

Hélas! Cet étranger! Ce séducteur impie,
 Dont nous-même admirions la vertu poursuivie,
 Pour qui tant de pitié naissoit dans votre sein,

Lui

Lui que vous protégez!

M E R O P E.

Ce monstre est l'affassin!

E U R I C L E' S.

Oui, Madame, on en a des preuves trop certaines;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes,
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchoient encor Narbas échappé de leurs coups:
Celui, qui sur Egiste a mis ses mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries;

(On apporte cette armure dans le fond du Théâtre.)

L'armure que Narbas emporta de ces lieux:
Le traître avoit jetté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglan-
tes.

M E R O P E.

Ah! Que me dites-vous! Mes mains, ces mains
tremblantes,

En armèrent Cresfonte, alors que de mes bras,
Pour la première fois, il courut aux combats!

O dépouille trop chère, en quelles mains livrée!

Quoi! Ce monstre avoit pris cette armure sacrée?

E U.

EURICLES.

Celle qu'Egiste même apportoit en ces lieux.

MÉROPE.

Et teinte de son sang, on la montre à mes yeux!

Ce Vieillard qu'on a vu dans le Temple d'Alcide.

EURICLES.

C'étoit Narbas; c'étoit son déplorable guide.

Polifonte l'avoue.

MÉROPE.

Affreuse vérité.

Hélas! de l'assassin le bras ensanglanté,

Pour dérober aux yeux son crime & son parjure;

Donne à mon fils sanglant, les flots pour sépulture.

Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin!

EURICLES.

Voulez-vous tout sçavoir de ce lâche assassin?



SCE.



S C E N E V I.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, EROX.

E R O X.

M Adame, par ma voix, permettez que mon
 Maître,
 Trop dédaigné de vous, trop méconnu, peut-être,
 Dans ces cruels momens, vous offre son secours.
 Il a sçu que d'Egiste on a tranché les jours;
 Et cette part qu'il prend aux malheurs de la Reine.

M E R O P E.

Il y prend part, Erox, & je le croi sans peine;
 Il en jouit du moins, & les destins l'ont mis
 Au trône de Cresfonte, au trône de mon fils.

E R O X.

Il vous offre ce trône; agréez qu'il partage
 De ce fils, qui n'est plus, le sanglant héritage,
 Et que dans vos malheurs, il mette à vos genoux,
 Un front que la couronne a fait digne de vous;
 Mais il faut, dans mes mains, remettre le coupable;
 Le droit de le punir, est un droit respectable:

C'est

323

C'est le devoir des Rois ; le glaive de Témis ,
 Ce grand soutien du trône , à lui seul est commis :
 A vous , comme à son Peuple , il veut rendre justice ;
 Le sang des assassins est le vrai sacrifice
 Qui doit de votre himen ensanglanter l'autel.

M E R O P E.

Non , je veux que ma main porte le coup mortel.
 Si Polifonte est Roi , je veux que sa puissance
 Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
 Qu'il règne , qu'il possède , & mes biens , & mon rang ;
 Tout l'honneur que je veux , c'est de venger mon
 sang.

Ma main est à ce prix ; allez , qu'il s'y prépare :
 Je la retirerai du sein de ce barbare ,
 Pour la porter fumante aux autels de nos Dieux.

E R O X.

Le Roi , n'en doutez point , va remplir tous vos vœux.
 Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

E

SCE-



S C E N E VII.

MEROPE, EURICLE'S, ISMENIE.

M E R O P E.

NOn, ne m'en croyez point; non, cet himen
horrible,

Cet himen, que je crains, ne s'accomplira pas.

Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;

Mais ce bras, à l'instant, m'arrachera la vie.

E U R I C L E ' S.

Madame, au nom des Dieux...

M E R O P E.

 Ils m'ont trop pour suivie.

Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,

Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux?

Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,

Et les flambeaux d'himen aux flambeaux funéraires?

Moi vivre, moi lever mes regards éperdus

Vers ce Ciel outragé, que mon fils ne voit plus?

Sous un maître odieux, dévorant ma tristesse,

Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse?

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,

La vie est un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du second Acte.

A C.



A C T E III.
SCÈNE PREMIÈRE.

N A R B A S.

O douleur ! O regrets ! O vieilleſſe peſante !
Je n'ai pu retenir cette fougue impru-
dente,

Cette ardeur d'un Héros , ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi , peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi ?
Je reviens ſans Egifte , & Polifonte eſt Roi !
Cet heureux artiſan de fraudes & de crimes ,
Cet aſſaſſin farouche , entouré de viſtmes ,
Qui nous perſécutant de climats en climats ,
Sema par-tout la mort , attachée à nos pas.
Il règne , il affermit le trône qu'il profane !
Il y jouit en paix du Ciel qui le condamne !
Dieux ! Cachez mon retour à ſes yeux pénétrants.
Dieux ! Dérobez Egifte au fer de ſes tyrans.



Guidez-moi vers sa mère, & qu'à ses pieds je meure.
 Je vois, je reconnois cette triste demeure,
 Où le meilleur des Rois a reçu le trépas,
 Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
 Hélas! après quinze ans d'exil & de misère,
 Je viens couter encor des larmes à sa mère.
 A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
 Quelque ami, dont la main me conduise à ses yeux.
 Aucun ne se présente à ma débile vue.
 Je vois près d'une tombe une foule éperdue:
 J'entens des cris plaintifs. Hélas! dans ce Palais,
 Un Dieu persécuteur habite pour jamais.



S C E N E II.

NARBAS, ISMENIE, *Suivans de la Reine*
dans le fond du Théâtre, où l'on découvre le
tombeau de Cresfonte.

I S M E N I E.

Quel est cet inconnu, dont la vue indiscrete.
 Ose troubler la Reine, & percer sa retraite?
 Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont

Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

N A R B A S.

Oh ! Qui que vous foyez , excusez mon audace ;
C'est un infortuné qui demande une grace.
Il peut servir Mérope ; il voudroit lui parler.

I S M E N I E.

Ah ! Quel tems prenez-vous , pour ofer la troubler ?
Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
Malheureux étranger , n'offensez point sa vue.
Eloignez-vous.

N A R B A S.

Hélas ! Au nom des Dieux vengeurs ,
Accordez cette grace à mon âge , à mes pleurs.
Je ne suis point , Madame , étranger dans Messène.
Croyez , si vous servez , si vous aimez la Reine ,
Que mon cœur à son sort attaché , comme vous ,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée ,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

I S M E N I E.

C'est la tombe d'un Roi , des Dieux abandonné ,

E 3

D'un

D'un Héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresfonte.

N A R B A S, *allant vers le tombeau.*

O mon maître! ô cendres que j'adore!

I S M E N I E.

L'épouse de Cresfonte est plus à plaindre encore.

N A R B A S.

Quels coups auroient comblé ses malheurs inouis?

I S M E N I E.

Le coup le plus terrible; on a tué son fils.

N A R B A S.

Son fils, Egiste, ô Dieux! le malheureux Egiste!

I S M E N I E.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un fort si triste.

N A R B A S.

Son fils ne seroit plus?

I S M E N I E.

Un barbare assassin,
Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NAR-

NARBAS.

O désespoir ! ô mort , que ma crainte a prédite !
 Il est assassiné ; Mérope en est instruite ?
 Ne vous trompez-vous pas ?

ISMENIE.

Des signes trop certains
 Ont éclairé nos yeux sur ces affreux destins.
 C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins !

ISMENIE.

Au désespoir livrée,
 Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
 Pour son fils seulement Mérope avoit vécu.
 Des nœuds qui l'arrêtoient sa vie est dégagée :
 Mais avant de mourir elle fera vengeance ;
 Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
 Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
 Le Roi qui l'a permis , cherche à flatter sa peine ;
 Un des siens , en ces lieux , doit , aux pieds de la Reine ,
 Amener à l'instant ce lâche meurtrier ,
 Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.

E 4

Méro-

Méropé, cependant, dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

N A R B A S, *en s'en allant.*

Hélas! s'il est ainfi, pourquoi me découvrir?
Aux pieds de ce tombeau, je n'ai plus qu'à mourir.



S C E N E - I I I.

I S M E N I E *seule.*

CE vieillard est fans doute uu citoyen fidèle;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai
zèle :

Il pleure, & tout le reste, esclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montroit pour Egiste un cœur trop paternel!
Hélas! Courons à lui... Mais quel objet cruel!

S C E -

SCÈNE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLE'S,
EGISTE *enchaîné*, GARDES,
SACRIFICATEURS.

MEROPE *auprès du tombeau.*

Q U'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime.
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux! à l'innocent propices.

EURICLE'S.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MEROPE, *avançant.*

Oui, sans doute, il le faut. Montre! Qui t'a porté
A ce comble de crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?

EGISTE.

Les Dieux, qui vengent le parjure.

E 5

Sont

Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
 J'avois dit, à vos pieds, la simple vérité;
 J'avois déjà fléchi votre cœur irrité;
 Vous étendiez sur moi votre main protectrice.
 Qui peut avoir si-tôt lassé votre justice?
 Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
 Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

M E R O P E.

Quel intérêt? Barbare!

E G I S T E.

Hélas! Sur son visage
 J'entrevois de la mort, la douloureuse image:
 Que j'en suis attendri! J'aurois voulu, cent fois,
 Racheter de mon sang, l'état où je la vois.

M E R O P E.

Le cruel! A quel point on l'instruit à feindre!
 Il m'arrache la vie, & semble encor me plaindre.

(Elle se rejette dans les bras d'Isménie.)

E U R I C L E' S.

Madame, vengez-vous, & vengez, à la fois,
 Les loix, & la nature, & le sang de nos Rois.

E G I S.

E G I S T E.

A la Cour de ces Rois telle est donc la justice?
 On m'accueille, on me flatte, on résout mon supplice.
 Quel destin m'arrachoit à mes tristes forêts!
 Vieillard infortuné, quels seront vos regrets?
 Mère trop malheureuse, & dont la voix si chère
 M'avoit prédit. . . .

M E R O P E.

Barbare! Il te reste une mère!
 Je serois mère encor, sans toi, sans ta fureur.
 Tu m'as ravi mon fils.

E G I S T E.

Si tel est mon malheur;
 S'il étoit votre fils, je suis trop condamnable;
 Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
 Que je suis malheureux! Le Ciel sçait qu'aujourd'hui
 J'aurois donné ma vie, & pour vous, & pour lui.

M E R O P E.

Quoi, traître! Quand ta main lui ravit cette armure....

E G I S T E.

Elle est à moi.

M E R O P E.

Comment? Que dis-tu?

E G I S -



Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,
Que mon père, en mes mains, mit ce don précieux.

M E R O P E.

Qui? Ton père? En Elide? En quel trouble il me
jette!

Son nom? Parle: répons.

E G I S T E.

Son nom est Policlète:

Je vous l'ai déjà dit.

M E R O P E.

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié suspendoit ma fureur?
C'en est trop; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau, ce monstre, ce perfide,
Manes de mon cher fils, mes bras ensanglantez.

NARBAS, *paroissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire? O Dieux!

M E R O P E.

Qui m'appelle?

NAR-

NARBAS.

Arrêtez.

Hélas! Il est perdu, si je nomme sa mère;
S'il est connu.

MÉROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTE, *levant les yeux vers Narbas.*

O mon père!

MÉROPE.

Son père!

EGISTE, *à Narbas.*

Hélas! Que vois-je? Où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! Madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euriclès, écoutez, écarterez la victime;
Que je vous parle.

EURICLÈS *emmène Egiste, & ferme le fond du Théâtre.*

O Ciel!

MÉ-

M E R O P E,

M E R O P E, *s'avancant.*

Vous me faites trembler :
J'allois venger mon fils.

N A R B A S, *se jettant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.

Egiste

M E R O P E, *laissant tomber le poignard.*

Eh bien ! Egiste ?

N A R B A S.

O Reine infortunée !

Celui, dont votre main tranchoit la destinée,
C'est Egiste. . . .

M E R O P E.

Il vivroit ?

N A R B A S.

C'est lui, c'est votre fils.

M E R O P E, *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs !

I S M E N I E.

Dieux puissans !

N A R.

N A R B A S, à *Isménie*.

Rappelez ses esprits.

Hélas ! Ce juste excès de joie & de tendresse,
Ce trouble si foudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours, usés par la douleur.

M E R O P E, *revenant à elle*.

Ah, Narbas ! Est-ce vous ? Est-ce un songe trompeur ?
Quoi ! C'est vous ? C'est mon fils ? Qu'il vienne,
qu'il paroisse.

N A R B A S.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.

(à Isménie.)

Vous, cachez à jamais ce secret important ;
Le salut de la Reine, & d'Egiste, en dépend.

M E R O P E.

Ah ! Quel nouveau danger empoisonne ma joie ?
Cher Egiste ! Quel Dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

N A R B A S.

Ne le connoissant pas, vous alliez l'égorger ;
Et si son arrivée est ici découverte,

En

En le reconnoissant, vous assurez sa perte.
 Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez;
 Le crime est sur le trône; on vous poursuit; tremblez.



S C E N E V.

MEROPE, EURICLE'S, NARBAS,
 ISMENIE.

E U R I C L E ' S.

AH! Madame, le Roi commande qu'on faisisse.

M E R O P E.

Qui?

E U R I C L E ' S.

Ce jeune étranger, qu'on destine au supplice.

M E R O P E.

Eh bien! Cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
 Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
 Courons tous.

N A R B A S.

Demeurez.

M E R O P E.

C'est mon fils qu'on entraîne.
 Pourquoi? Quelle entreprise exécrationnelle, & foudroyante!
 Pourquoi m'ôter Egiste?

E U.

EURICLE'S.

Avant de vous venger,
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger! Qui? Lui? Sçait-il quelle est sa mère?

EURICLE'S.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MEROPE.

Courons à Polifonte; implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les Dieux, & ne craignez que lui.

EURICLE'S.

Si les droits de ce fils font au Roi quelque ombrage,
De son salut, au moins, votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils, aux autels, va devenir le sien;
Et, dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egiste, alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse! Lui? Quel coup de foudre! O Ciel!

MEROPE.

C'est mourir trop long-tems dans ce trouble cruel.
Je vais.

F

N A R

M E R O P E,

N A R B A S.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
 Vous n'accomplirez point cet hymen exécration.

E U R I C L E' S.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
 Il peut venger Cresfonte.

N A R B A S.

Il en est l'assassin.

M E R O P E.

Lui? Ce traître!

N A R B A S.

Oui, lui-même: oui, ses mains sanguinaires
 Ont égorgé, d'Egiste, & le père, & les frères.
 Je l'ai vu sur mon Roi, j'ai vu porter les coups;
 Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

M E R O P E.

Ah Dieux!

N A R B A S.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes:
 Je l'ai vu, contre vous, accumuler les crimes.
 Il déguisa sa rage à force de forfaits;
 Lui-même, aux ennemis, il ouvrit ce Palais.
 Il y porta la flamme, & parmi le carnage,

Par-

Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vain-
queur,

Affassin de son Prince, il parut son vengeur.

D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée:

Et moi perçant, à peine, une foule égarée,

J'emportai votre fils dans mes bras languissans:

Les Dieux ont pris pitié de ses jours innocens:

Je l'ai conduit seize ans, de retraite en retraite:

J'ai pris, pour me cacher, le nom de Policlète;

Et, lorsqu'en arrivant, je l'arrache à vos coups,

Polifonte est son maître, & devient votre époux!

M E R O P E.

Ah! Tout mon sang se glace à ce récit horrible.

E U R I C L E' S.

On vient: c'est Polifonte.

M E R O P E.

O Dieux! Est il possible?

(à *Narbas.*)

Va, dérobe, sur-tout, ta vue à sa fureur.

N A R B A S.

Hélas! Si votre fils est cher à votre cœur,

F 2

Avec

Avec son assassin, dissimulez, Madame.

E U R I C L E ' S .

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.

Un seul mot peut le perdre.

M E R O P E , à *Euriclès*.

Ah! Cours, & que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

E U R I C L E ' S .

N'en doutez point.

M E R O P E .

Hélas! J'espère en ta prudence:
C'est mon fils, c'est ton Roi. Dieux! Ce monstre
s'avance.



S C E N E V I .

M E R O P E , P O L I F O N T E , E R O X ,
I S M E N I E , S U I T E .

P O L I F O N T E .

LE trône vous attend, & les autels sont prêts;
L'hymen, qui va nous joindre, unit nos intérêts.

Com-

Comme Roi, comme époux, le devoir me commande
 Que je venge le meurtre, & que je vous défende,
 Deux complices, déjà par mon ordre saisis,
 Vont payer, de leur sang, le sang de votre fils;
 Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
 A bien mal secondé ma prompte vigilance.
 J'avois, à votre bras, remis cet assassin;
 Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

M E R O P E.

Plût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

P O L I F O N T E.

C'est le devoir des Rois, c'est le soin qui m'anime.

M E R O P E.

Vous?

P O L I F O N T E.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé?
 Votre amour pour un fils seroit-il altéré?

M E R O P E.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices;
 Mais si ce meurtrier, Seigneur, a des complices!...
 Si je pouvois, par lui, reconnoître le bras,
 Le bras, dont mon époux a reçu le trépas.

F 3

Ceux,

Ceux, dont la rage impie a massacré le père,
 Pour suivront à jamais, & le fils, & la mère.
 Si l'on pouvoit. . . .

P O L I F O N T E.

C'est-là ce que je veux sçavoir,
 Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

M E R O P E, *effrayée.*

Il est entre vos mains ?

P O L I F O N T E.

Oui, Madame; & j'espère
 Percer, en lui parlant, ce ténébreux mystère.

M E R O P E.

Ah barbare!... A moi seule il faut qu'il soit remis.
 Rendez-moi... Vous sçavez que vous l'avez promis.

(*à part.*)

O mon sang! O mon fils! Quel sort on vous prépare!

(*à Polifonte.*)

Seigneur, ayez pitié.

P O L I F O N T E.

Quel transport vous égare ?

Il mourra.

M E-

MEROPE.

Lui?

POLIFONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MEROPE.

Ah! Je veux à l'instant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mélange inouï d'horreur & de tendresse,
 Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse,
 Ces discours commencés, ce visage interdit,
 Pourroient, de quelque ombrage, alarmer mon esprit;
 Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte?
 D'un déplaisir nouveau, votre ame semble atteinte.
 Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener?
 Pourquoi fuit-il mes yeux? Que dois-je en soupçon-
 ner?

Quel est-il?

MEROPE.

Ah! Seigneur, à peine sur le trône,
 La crainte, le soupçon déjà vous environne?

POLIFONTE.

Partagez donc ce trône; &, sûr de mon bonheur,

Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope & Polifonte.

M É R O P E, *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le trône de Cresfonte ;
Il y manquoit sa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.

P O L I F O N T E.

Eh, Madame!

M É R O P E.

Ah! Seigneur,

Pardonnez... vous voyez une mère éperdue.

Les Dieux m'ont tout ravi, les Dieux m'ont confon-
due.

Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

P O L I F O N T E.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, Madame.

M É R O P E.

O Dieux! Dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, & cachez sa foiblesse.

Fin du troisième Acte.

A C-



A C T E IV.
SCÈNE PREMIÈRE.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A Ses emportemens, je croirois qu'à la fin,
Elle a, de son époux, reconnu l'assassin:
Je croirois que ses yeux ont éclairé l'a-
bîme,

Où, dans l'impunité, s'étoit caché mon crime.
Son cœur, avec effroi, se refuse à mes vœux;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine:
Au char de ma fortune il est tems qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler?
Que pensez-vous de lui?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,

F 5

La

La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
 J'en suis frappé, Seigneur, & je n'attendois pas
 Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
 J'avoucray qu'en secret, moi-même je l'admire.

P O L I F O N T E.

Quel est-il, en un mot ?

E R O X.

Ce que j'ose vous dire,
 C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins
 Disposés en secret pour servir vos desseins.

P O L I F O N T E.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
 Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
 A pris soin d'effacer dans son sang d'agereux,
 De ce secret d'Etat les vestiges honteux ;
 Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriste,
 Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiste ?
 Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,
 Le sort, jusqu'à ce point, m'ait voulu prévenir ?

E R O X.

Méropé, dans les pleurs, mourant desespérée,
 Est de votre bonheur une preuve assurée ;

Et

Et tout ce que je voi, le confirme en effet:
Plus fort que tous nos soins, le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va souvent plus loin que la prudence.
Mais j'ai trop d'ennemis & trop d'expérience
Pour laisser le hazard arbitre de mon fort.
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort:
Sa mort fera le prix de cet hymen auguste;
Elle affermit mon trône: il suffit, elle est juste.
Le Peuple, sous mes loix, pour jamais engagé,
Croira son Prince mort, & le croira vengé.
Mais, répondez: quel est ce vieillard téméraire
Qu'on dérobe à ma vue, avec tant de mystère?
Mérope alloit verser le sang de l'assassin:
Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main.
Que vouloit-il?

EROX.

Seigneur, chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père:
Il venoit implorer la grace de son fils.

POLIFONTE.

Sa grace? Devant moi je veux qu'il soit admis.

Ce

Ce vieillard me trahit, croi-moi, puisqu'il se cache :
 Ce secret m'importune, il faut que je l'arrache.
 Le meurtrier, sur-tout, excite mes soupçons.
 Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raisons,
 La Reine, qui tantôt pressoit tant son supplice,
 N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice ?
 La pitié paroïssoit adoucir ses fureurs ;
 Sa joie éclatoit même à travers ses douleurs.

E R O X.

Qu'importe sa pitié, sa joie, & sa vengeance ?

P O L I F O N T E.

Tout m'importe, & de tout je suis en défiance.
 Elle vient: qu'on m'amène ici cet étranger.



S C E N E II.

POLIFONTÉ, EROX, EGISTE,
 EURICLE'S, MEROPE, IS-
 MENIE, GARDES.

M E R O P E.

R Emplissez vos sermens, songez à me venger,
 Qu'à mes mains, à moi seule on laisse la victime.

P O.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
 Vengez-vous. Baignez-vous au sang du criminel;
 Et, sur son corps sanglant, je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah Dieux!

ÉGISTE à *Polifonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la Reine;
 Ma vie est peu de chose, & je mourrai sans peine:
 Mais je suis malheureux, innocent, étranger;
 Si le Ciel t'a fait Roi, c'est pour me protéger.
 J'ai tué justement un injuste adversaire.
 Mérope veut ma mort, je l'excuse, elle est mère;
 Je bénirai ses coups, prêts à tomber sur moi,
 Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux, oses-tu, dans ta rage insolente?

MÉROPE.

Eh! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente:
 Elevé loin des Cours, & nourri dans les Bois,
 Il ne sçait pas encor ce qu'on doit à des Rois.

POLIFONTE.

Qu'entens-je! Quel discours! quelle surprise ex-
 trême!

Vous, le justifier?

MÉ-

M E R O P E.

Qui, moi, Seigneur?

P O L I F O N T E.

Vous-même.

De cet égarement fortirez-vous enfin?

De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin?

M E R O P E.

Mon fils, de tant de Rois le déplorable reste,

Mon fils enveloppé dans un piège funeste,

Sous les coups d'un barbare . . .

I S M E N I E.

O Ciel! que faites-vous?

P O L I F O N T E.

Quoi! Vos regards sur lui se tournent sans cour-
roux?

Vous tremblez à sa vue, & vos yeux s'attendrissent?

Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

M E R O P E.

Je ne les cache point; ils paroissent assez:

La cause en est trop juste; & vous la connoissez.

P O L I F O N T E.

Pour en tarir la source, il est tems qu'il expire.

Qu'on l'immole, soldats.

M E.

TRAGÉDIE.

MEROPÉ s'avancant.

Cruels ! Qu'osez-vous dire ?

EGISTE.

Quoi ! De pitié, pour moi, tous vos sens sont saisis !

POLIFONTE.

Qu'il meure.

MEROPÉ.

Il est.

POLIFONTE.

Frappez.

MEROPÉ se jetant entre Egiste & les soldats.

Barbare ! Il est mon fils.

EGISTE.

Moi ! Votre fils ?

MEROPÉ en l'embrassant.

Tu l'es ; & ce Ciel que j'atteste,

Ce Ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,

Et qui, trop tard, hélas ! a deffillé mes yeux,

Te remet dans mes bras, pour nous perdre tous
deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands Dieux ! que je ne puis com-
prendre !

P O.

M E R O P E,
P O L I F O N T E.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui, vous, qui demandiez sa mort?

E G I S T E.

Ah! Si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

M E R O P E.

Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie:
Tu tiens le fils des Dieux, enchaîné devant toi,
L'Héritier de Cresfonte, & ton Maître, & ton Roi,
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture:
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

P O L I F O N T E.

Que prétendez-vous dire, & sur quelles allarmes?

E G I S T E.

Va, je me croi son fils; mes preuves sont ses lar-
mes,
Mes sentimens, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras, qui t'eût puni, s'il n'étoit desarmé.

P O L I.

POLIFONTE.

Ta rage, auparavant, fera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE *se jettant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie:
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux font noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds :
Mérope les embrasse, & craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère :
Jugez de mes tourmens : ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils, alloit percer le cœur.
Je pleure, à vos genoux, mon crime involon-
taire,
Cruel ! Vous qui vouliez lui tenir lieu de père.
Qui deviez protéger ses jours infortunés ;
Le voilà devant vous, & vous l'assassinez ?
Son père est mort, hélas ! par un crime funeste.
Sauvez le fils, je puis oublier tout le reste ;
Sauvez le sans des Dieux & de vos Souverains :
Il est seul sang défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, & c'est assez. Heureuse en mes misè-
res,
Eui seul il me rendra mon époux, & ses frères.

G

Vous

Vous voyez, avec moi, ses ayeux à genoux,
 Votre Roi dans les fers.

E G I S T E.

O Reine, levez-vous,
 Et daignez me prouver que Cresfonte est mon père,
 En cessant d'avilir & sa veuve, & ma mère.
 Je sçai peu, de mes droits, quelle est la dignité;
 Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
 Avec un cœur trop haut, pour qu'un Tyran l'abaisse.
 De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
 Et mes yeux du présent ne font point éblouis.
 Je me sens né des Rois, je me sens votre fils.
 Hercule, ainsi que moi, commença sa carrière;
 Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
 Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
 Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
 S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
 Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
 Cessez de le prier, cessez de démentir
 Le sang des demi-Dieux dont on me fait sortir.

P O L I F O N T E à *Méropé*.

Eh bien, il faut ici nous expliquer sans feinte. •

Je

Je prens part aux douleurs, dont vous êtes atteinte.
 Son courage me plaît; je l'estime, & je crois
 Qu'il mérite en effet d'être du sang des Rois.
 Mais une vérité d'une telle importance,
 N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
 Je le prens sous ma garde; il m'est déjà remis;
 Et s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

E G I S T E.

Vous m'adopter?

M E R O P E.

Hélas!

P O L I F O N T E.

Règlez sa destinée.

Vous achetiez sa mort avec mon hymenée.
 La vengeance, à ce point, a pu vous captiver.
 L'amour fera-t-il moins, quand il faut le sauver?

M E R O P E,

Quoi, Barbare!

P O L I F O N T E.

Madame, il y va de sa vie.
 Votre ame, en sa faveur, paroît trop attendrie,

G 2

Pour

Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

M E R O P E.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez.

P O L I F O N T E.

C'est votre fils, Madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grace ou son supplice.
Vous êtes, en un mot, sa mère, ou sa complice.
Choisissez; mais sçachez qu'au sortir de ces lieux,
Je ne vous en croirai qu'en présence des Dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde; & vous, que l'on
me suive,

(à Mérope.)

Je vous attens; voyez si vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon esprit incertain:
Confirmez sa naissance, en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

M E R O P E.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;

Ren-

Rendez-le à mon amour, à mon vain desespoir.

POLIFONTE.

Vous le verrez au temple.

EGISTE, *que les soldats emmènent.*

O Reine auguste & chère!

O vous, que j'ose à peine encor nommer ma mère!

Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi:

Si je suis votre fils, je sçai mourir en Roi.



SCÈNE III.

MÉROPE, *seule.*

Cruels, vous l'enlevez; en vain je vous implore:

Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore?

Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré?

Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré?

Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,

Victime réservée au bourreau de son père.

Ah! Privez-moi de lui, cachez ses pas errans

Dans le fond des déserts, à l'abri des Tyrans.



S C E N E I V.

M E R O P E , N A R B A S , E U R I C L E ' S .

M E R O P E .

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

N A R B A S .

Je sçai que de mon Roi la perte est assurée ;
Que, déjà dans les fers, Egiste est retenu ;
Qu'on observe mes pas.

M E R O P E .

C'est moi qui l'ai perdu.

N A R B A S .

Vous !

M E R O P E .

J'ai tout révélé ; mais, Narbas, quelle mère
Prête à perdre son fils, peut le voir & se taire ?
J'ai parlé ; c'en est fait ; & je dois, désormais,
Réparer ma foiblesse, à force de forfaits.

N A R B A S .

Quel forfait dites-vous ?

SCE-



SCÈNE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLE'S,
ISMENIE.

ISMENIE.

V Oici l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain Peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hymenée avec avidité.
Le Tyran règne tout; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce Tyran, le Grand-Prêtre inspiré,
A fait parler le Dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos ayeux, & du Dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polifonte, dit-il, a reçu vos sermens;
Messène en est témoin; les Dieux en sont garants.
Le Peuple a répondu par des cris d'allegresse;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célèbre, à genoux, cet hymen plein d'horreur:
Il bénit le Tyran qui vous perce le cœur.

G 4

ME-

M E R O P E.

Et mes malheurs, encor, font la publique joie!

N A R B A S.

Pour sauver votre fils, quelle funeste voie!

M E R O P E.

C'est un crime effroyable, & déjà tu frémis.

N A R B A S.

Mais c'en est un plus grand, de perdre votre fils.

M E R O P E.

Et bien, le desespoir m'a rendu mon courage.

Courons tous vers le temple où m'attend mon ou-
trage.

Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs
yeux,

Entre l'autel & moi, sous la garde des Dieux.

Il est né de leur sang, ils prendront sa défense;

Ils ont assez long-tems trahi son innocence.

De son lâche assassin je peindrai les fureurs;

L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.

Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mère.

On vient. Ah! Je frissonne. Ah! Tout me desespère.

On m'appelle, & mon fils est au bord du cercueil;

Le

Le Tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*Aux Sacrificateurs.*)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,

Vous venez à l'autel entraîner la victime.

O vengeance! O tendresse! O nature! O devoir!

Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au desespoir?

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.
SCÈNE PREMIÈRE.

EGISTE, NARBAS, EURICLE'S.

N A R B A S.

LE Tyran nous retient au Palais de la Reine,
Et notre destinée est encor incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah, mon Prince!
ce! Ah, mon fils!

Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah! Vivez. D'un Tyran defarmez la colère;
Conservez une tête, hélas! si nécessaire;
Si long-tems menacée, & qui m'a tant couté.

E U R I C L E' S.

Songez que, pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un Tyran qu'elle abhore.

E G I S T E.

D'un long étonnement à peine revenu,

Je

Je croi renaitre ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? Et Cresfonte est mon père?
Son affassin triomphe, il commande, & je fers?
Je suis le sang d'Hercule, & je suis dans les fers?

N A R B A S.

Plût aux Dieux, qu'avec moi, le petit-fils d'Alcide,
Fût encor inconnu dans les champs de l'Elide!

E G I S T E.

Eh, quoi! Tous les malheurs aux humains réservés,
Faut-il, si jeune encor, les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore, ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts, errant, persécuté,
J'ai languï dans l'opprobre & dans l'obscurité.
Le Ciel sçait cependant si, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeoit mon malheur.
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère;
Je n'aurois point, aux Dieux, demandé d'autre père.

Ils

Ils m'en donnent un autre , & c'est pour m'outrager.
 Je suis fils de Cresfonte , & ne puis le venger.
 Je retrouve une mère , un Tyran me l'arrache ;
 Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
 Je maudis , dans vos bras , le jour où je suis né :
 Je maudis le secours que vous m'avez donné.
 Ah mon père ! Ah ! Pourquoi , d'une mère égarée ,
 Reteniez-vous tantôt la main desespérée ?
 Mes malheurs finissoient , mon sort étoit rempli.

N A R B A S.

Ah ! Vous êtes perdu : le Tyran vient ici.



S C E N E II.

POLIFONTE , EGISTE , NARBAS ,
 EURICLE'S , GARDES.

P O L I F O N T E.

* (*Ils s'éloignent un peu.*)

Retirez-vous * ; & toi , dont l'aveugle jeunesse
 Inspire une pitié qu'on doit à la foiblesse :
 Ton Roi veut bien encor , pour la dernière fois ,
 Permettre à tes destins de changer à ton choix.

Le

Le présent, l'avenir, & jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis, au plus haut rang, d'un seul mot t'élever;
Te laisser dans les fers, te perdre, ou te sauver.
Elevé loin des Cours, & sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Croi-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hazard heureux t'a fait naître d'un Roi,
Rens-toi digne de l'être, en servant près de moi.
Une Reine, en ces lieux, te donne un grand exem-
ple;
Elle a subi mes loix, & marche vers le temple.
Suis ses pas & les miens; viens, aux pieds de l'autel,
Me jurer, à genoux, un hommage éternel.
Puisque tu crains les Dieux, atteste leur puissance;
Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
Un refus te perdra: choisis, & répons-moi.

E G I S T E.

Tu me vois defarmé; comment puis-je répondre?
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais

Mais rens-moi seulement ce glaive que tu crains ;
 Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
 Je répondrai purlors , & tu pourras connaître ,
 Qui de nous deux , perfide , est l'esclave ou le maître ;
 Si c'est à Polifonte à régler mes destins ;
 Et si le fils des Rois punit les assassins.

P O L I F O N T E.

Foible & fier ennemi , ma bonté t'encourage :
 Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage ,
 Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi ,
 Un esclave inconnu qui s'attaque à son Roi.
 Et bien , cette bonté , qui s'indigne & se lasse ,
 Te donne un seul moment pour obtenir ta grace.
 Je t'attens aux autels , & tu peux y venir.
 Viens recevoir la mort , ou jurer d'obéir.
 Gardes , auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
 Qu'aucun autre ne sorte , & n'ose le conduire.
 Vous , Narbas , Euriclès , je le laisse en vos mains.
 Tremblez , vous répondrez de ses caprices vains.
 Je connois votre haine , & j'en sçai l'impuissance ;
 Mais je me fie au moins à votre expérience.
 Qu'il soit né de Mérope , ou qu'il soit votre fils ,
 D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

S C E.

SCÈNE III.

EGISTE, NARBAS, EURICLE'S.

EGISTE.

AH ! Je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
 Hercule, instruis mon bras à me venger du crime ;
 Eclaire mon esprit du sein des Immortels :
 Polifonte m'appelle aux pieds de tes autels ;
 Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! Mon Prince, êtes-vous las de vivre ?

EURICLE'S.

Dans ce péril, du moins, si nous pouvions vous suivre !
 Mais laissez-nous le tems d'éveiller un parti,
 Qui, tout foible qu'il est, n'est point anéanti.
 Souffrez.

EGISTE.

En d'autres tems, mon courage tranquille,
 Au frein de vos leçons seroit souple & docile :
 Je vous croirois tous deux : mais, dans un tel malheur,
 Il ne faut consulter que le Ciel & son cœur.

Qui

Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne ;
 Mais le sang des Héros ne croit ici personne.
 Le sort en est jetté. . . . Ciel ! Qu'est-ce que je voi ?
 Mérope !



S C E N E IV.

M E R O P E, E G I S T E, S U I T E.

M E R O P E.

LE Tyran m'ose envoyer vers toi ;
 Ne croi pas que je vive après cette hymenée :
 Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
 Je la subis pour toi, je me fais cet effort ;
 Fai-toi celui de vivre, & commande à ton fort.
 Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte :
 Toi, pour qui je connois, & la honte, & la crainte :
 Fils des Rois & des Dieux, mon fils, il faut servir.
 Pour sçavoir se venger, il faut sçavoir souffrir.
 Je sens que ma foiblesse, & t'indigne, & t'outrage ;
 Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
 Mon fils. . . .

E G I S.

E G I S T E.

Osez me suivre.

M E R O P E.

Arrête. Que fais-tu ?

Dieux ! Je me plains à vous de son trop de vertu.

E G I S T E.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?

Entendez-vous sa voix ? Etes-vous Reine & mère ?

Si vous l'êtes, venez.

M E R O P E.

Il semble que le Ciel

T'élève, en ce moment, au-dessus d'un mortel.

Je respecte mon sang, je vois le sang d'Alcide.

Ah ! Parle : remplis-moi de ce Dieu qui te guide.

Il te presse, il t'inspire. O mon fils ! mon cher fils !

Achève, & rends la force à mes foibles esprits.

E G I S T E.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste ?

M E R O P E.

J'en eus, quand j'étois Reine, & le peu qui m'en reste,

Sous un jong étranger, baïsse un front abattu ;

H

Le

Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
 Polifonte est haï, mais c'est lui qu'on couronne:
 On m'aime, & l'on me fuit.

E G I S T E.

Quoi! Tout vous abandonne?
 Ce monstre est à l'autel?

M E R O P E.

Il m'attend.

E G I S T E.

Ses foldats,
 A cet autel horrible accompagnent ses pas?

M E R O P E.

Non: la porte est livrée à leur troupe cruelle:
 Il est environné de la foule infidelle,
 Des mêmes Courtifans que j'ai vus autrefois
 S'empressez à ma fuite, & ramper sous mes loix.
 Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
 De ces lieux, à toi seul, je peux ouvrir l'entrée.

E G I S T E.

Seul je vous y suivrai; j'y trouverai des Dieux,
 Qui punissent le meurtre, & qui sont mes yeux.

M E-

MÉROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTE.

Ils m'éprouvoient sans doute.

MÉROPE.

Eh, quel est ton dessein?

ÉGISTE.

Marchons, quoiqu'il en coûte.

Adieu, tristes amis; vous connoîtrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(à Narbas, en l'embrassant.)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au sang qui m'a formé, tu rendras témoignage.



SCÈNE V.

NARBAS, EURICLE'S.

NARBAS.

Que va-t-il faire? Hélas! Tous mes soins sont
trahis;

Les habiles Tyrans ne sont jamais punis.

H 2

J'es-

J'espérois que du tems la main tardive & sure,
 Justifieroit les Dieux, en vengeance leur injure;
 Qu'Egiste reprendroit son Empire usurpé;
 Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
 Egiste va se perdre à force de courage:
 Il desobéira; la mort est son partage.

E U R I C L E' S.

Entendez-vous ces cris dans les airs élançés?

N A R B A S.

C'est le signal du crime.

E U R I C L E' S.

Ecoutons.

N A R B A S.

Frémissez.

E U R I C L E' S.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polifonte,
 La Reine, en expirant, a prévenu sa honte.
 Tel étoit son dessein dans son mortel ennui.

N A R B A S.

Ah! Son fils n'est donc plus. Elle eût vécu pour lui.

E U-

EURICLÈS.

Le bruit croît; il redouble; il vient comme un tonnerre

Qui s'approche en grondant, & qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entens de tous côtés les cris des combattans;
Les sons de la trompette, & les voix des mourans.
Du Palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLÈS.

Ah! Ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, & qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du Tyran servir l'affreux courroux?

EURICLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre?
De Mérope & du Roi, le nom remplit les airs.

EURICLÈS.

Graces aux Immortels, les chemins sont ouverts.

H 3

Allons

Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(*Il sort.*)

N A R B A S,

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous fuivre ?

O Dieux ! Rendez la force à ces bras énervés,

Pour le sang de mes Rois, autrefois éprouvés :

Que je donne, du moins, les restes de ma vie.

Hâtons-nous.



S C E N E VI.

N A R B A S, I S M E N I E, P E U P L E.

N A R B A S.

Quel spectacle ! Est-ce vous, Isménie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?

I S M E N I E.

Ah ! Laissez-moi reprendre, & la vie, & la voix.

N A R B A S.

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre Reine ?

I S M E N I E.

De mon saisissement je reviens avec peine ;

Par

Par les flots de ce peuple, entraînée en ces lieux..

N A R B A S.

Que fait Egiste ?

I S M E N I E.

Il est... le digne fils des Dieux,
Egiste! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible,
N'a d'un exploit si rare, étonné les humains.

N A R B A S.

O mon fils! O mon Roi, qu'ont élevé mes mains!

I S M E N I E.

La victime étoit prête, & de fleurs couronnée;
L'autel étinceloit des flambeaux d'hymenée;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain,
Présentoit à Mérope une odieuse main;
Le Prêtre prononçoit les paroles sacrées;
Et la Reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avancant tristement, tremblante entre mes bras,
Au-lieu de l'hymenée, invoquoit le trépas:
Le peuple observoit tout dans un profond silence:
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance

H 4

Un

Un jeune homme, un Héros semblable aux Immortels :

Il court, c'étoit Egiste, il s'élançe aux autels ;
 Il monte, il y faist d'une main assurée,
 Pour les Fêtes des Dieux la hache préparée.
 Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ;

Je l'ai vu qui fraploit ce monstre audacieux.
 Meurs, Tyran, disoit-il. Dieux, prenez vos victimes.
 Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
 Erox qui, dans son sang, voit ce monstre nager,
 Lève une main hardie, & pense le venger.
 Egiste se retourne enflammé de furie,
 A côté de son maître il le jette sans vie.

Le Tyran se relève, il blesse le Héros ;
 De leur sang confondu j'ai vu couler les flots,
 Déjà la Garde accourt avec des cris de rage.
 Sa mère... Ah ! que l'amour inspire de courage !
 Quel transport animoit ses efforts & ses pas !
 Sa mère... Elle s'élançe au milieu des soldats.
 C'est mon fils ; arrêtez, cessez, troupe inhumaine,
 C'est mon fils ; déchirez sa mère, & votre Reine,
 Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté,
 A ces cris douloureux le peuple est agité.

Un

Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entre elle & ses soldats, vole & se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés;
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés.
Les enfans écrasés dans les bras de leur mère;
Les frères méconnus, immolés par leurs frères;
Soldats, Prêtres, Amis, l'un sur l'autre expirans;
On marche, on est porté sur les corps des mourans;
On veut fuir; on revient; & la foule pressée,
D'un bout du temple à l'autre, est vingt fois re-
pouffée.

De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & dérobe Egiste & la Reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole ensanglantée;
J'interroge, à grands cris, la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond, redouble mon horreur,
On s'écrie: il est mort, il tombe, il est vainqueur.
Je cours, je me consume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce Palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris,
Venez, suivez mes pas, joignez vous à mes cris.
Venez, j'ignore encor si la Reine est sauvée;
Si de son digne fils la vie est conservée;
Si le Tyran n'est plus: le trouble, la terreur,
Tout ce desordre horrible est encor dans mon cœur,

Arbitre des humains, Divine Providence,
 Achève ton ouvrage, & soutiens l'innocence.
 A nos malheurs passés, mesure tes bienfaits.
 O Ciel ! conserve Egiste, & que je meure en paix.
 Ah ! Parmi ces soldats ne vois je point la Reine ?



S C E N E VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS,
 PEUPLE, SOLDATS.

*(On voit dans le fond du Théâtre le corps de Polifonte
 couvert d'une robe sanglante.)*

M E R O P E.

GUerriers, Prêtres, Amis, Citoyens de Messène,
 Au nom des Dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
 Je vous le jure encor, Egiste est votre Roi:
 Il a puni le crime, il a vengé son père.
 Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
 C'est un monstre ennemi des Dieux & des humains:
 Dans le sein de Cresfonte il enfonça ses mains.
 Cresfonte mon époux, mon appui, votre maître,

Mes

Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.

Il opprimoit Messène, il usurpoit mon rang ;

Il m'offroit une main fumante de mon sang.

(en courant vers Egiste, qui arrive la bache à la main.)

Celui que vous voyez, vainqueur de Polifonte,

C'est le fils de vos Rois, c'est le sang de Cresfonte ;

C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.

Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?

Regardez ce vieillard, c'est lui dont la prudence,

Aux mains de Polifonte arracha son enfance.

Les Dieux ont fait le reste.

N A R B A S.

Oui, j'atteste ces Dieux,

Que c'est-là votre Roi qui combattoit pour eux.

E G I S T E.

Amis, pouvez-vous bien méconnoître une mère ?

Un fils qu'elle défend, un fils qui venge un père ?

Un Roi vengeur du crime ?

M E R O P E.

Et si vous en doutez,

Reconnoissez mon fils, aux coups qu'il a portez,

A

A votre délivrance, à son ame intrépide.
 Eh! Quel autre, jamais, qu'un descendant d'Alcide,
 Nourri dans la misère, à peine en son printems,
 Eut pour son coup d'essai renversé les Tirans?
 Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
 Ecoutez: le Ciel parle; entendez son tonnerre:
 Sa voix, qui se déclare & se joint à mes cris,
 Sa voix rend témoignage, & dit qu'il est mon fils.



SCENE DERNIERE.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE,
 NARBAS, EURICLE'S,
 PEUPLE.

E U R I C L E ' S.

AH! Montrez-vous, Madame, à la ville calmée.

Du retour de son Roi la nouvelle semée,
 Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
 Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris.
 Le peuple impatient verse des pleurs de joye;
 Il adore le Roi que le Ciel lui renvoye;

II

Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
Il consacre, à jamais, ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas ; on veut vous rendre hom-
mage.

Le nom de Polifonte est par-tout abhorré.
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O Roi ! venez jouir du prix de la victoire :
Ce prix est notre amour ; il vaut mieux que la gloire.

E G I S T E.

Elle n'est point à moi : cette gloire est aux Dieux.
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère ;
Et vous, mon cher Narbas, foyez toujours mon père.

F I N.

S

112098

AB 112098

X 38 315





LA
MEROPE,
TRAGÉDIE
DE
M^R. DE VOLTAIRE.
NOUVELLE ÉDITION.

Corrigée par l'AUTEUR.



A AMSTERDAM,
Chez ETIENNE LEDET & Compagnie.
M D C C X L I V.

